

AVANT-PROPOS

Le voyage appartient aux expériences fondamentales de l'existence humaine, dont il est par ailleurs l'une des métaphores privilégiées (*peregrinatio vitae*). Depuis le périple mythique d'Ulysse, le texte de voyage possède dans les littératures occidentales - au sein desquelles il a essaimé sous la forme de documents répondant à des critères génériques variés -, un statut particulier. Walter Benjamin n'a-t-il pas d'ailleurs été jusqu'à soulever l'hypothèse que le récit de voyage serait à la source même de la littérature. Au voyageur rapportant ce qui lui est arrivé et décrivant des terres ou des mers inconnues reviendrait dès lors le privilège de la primeur en tant que narrateur et/ou scripteur. Qu'il emprunte la voie d'une transmission orale ou écrite, le temps du récit constitue dans tous les cas un prolongement privilégié du périple auquel il offre une mémoire à destination de celui qui l'a accompli, tout en éveillant la curiosité de ceux qui, restés volontairement ou involontairement sédentaires, n'ont pas eu directement accès aux contrées lointaines qui en font l'objet et qui, par cette médiation, se voient mis en situation de partir à leur tour, ne serait-ce qu'en imagination. L'expérience du voyageur a ainsi fondamentalement vocation à devenir aventure reproductible et universelle. Comment expliquer sinon que quelques noms de grands voyageurs survivent dans notre imaginaire collectif et restent indéfectiblement attachés à des lieux entourés d'un halo mythique, dont ils continuent de représenter des emblèmes ? On songe ici bien entendu à Marco Polo et la Chine, Christophe Colomb et l'Amérique ou encore Bougainville et Tahiti.

Tandis que les pèlerinages du moyen âge, voyages réels dans le temps et l'espace, illustraient avant tout la métaphore chrétienne de l'« homo viator », les missions d'exploration qui se développent à partir du XIII^e siècle contribuèrent pour leur part à inventorier les richesses du monde et à le cartographier avec une précision grandissante, accroissant ainsi tout à la fois les possibilités de faire du commerce et repoussant les frontières de la connaissance scientifique.

Ce numéro d'*Austriaca* propose à sa façon un itinéraire longitudinal dans l'histoire du genre en Autriche depuis la fin du XV^e siècle à nos jours, à partir d'un corpus diversifié à même de constituer l'origine d'un questionnement permettant d'articuler les fonctions esthétiques et épistémiques de la relation viatique. Les différentes contributions réunies ici, qui concernent toutes des récits de voyage inspirés par des périple réels, fournissent à la fois, sur un temps long, une approche diachronique et une réflexion sur la manière dont des expériences du déplacement ont inspiré des formes d'expression nouvelles, sans jamais cesser d'entretenir des filiations avec des manières de ressentir, de penser ou de rêver le monde plus anciennes.

Confrontant des perceptions de l'altérité dans des discours masculins et féminins, elles apportent un éclairage non seulement sur les destinations évoquées, mais aussi sur l'arrière-plan intellectuel et culturel qui les a vu naître. Elles montrent également de plusieurs manières en quoi le dialogue entre les arts de la représentation, prolongement par d'autres détours de l'hybridité inhérente au récit de voyage, peut être à différentes époques une voie privilégiée pour saisir les interrogations que suscite le présent historique tout autant que les conditions de viabilité de l'écriture voyageuse. En témoigne l'exemple le plus ancien, la *Merfart* richement illustrée par des gravures (1509), dans lequel le Tyrolien Balthasar Springer fait le récit de sa participation à l'expédition portugaise de Francesco d'Almeida (1505-1506) en Inde orientale. C'est également par le biais de la plurimédialité que l'écrivain et essayiste Walter Grond, qui nous a fait l'honneur et l'amitié de s'associer à cette entreprise, envisage la réédition du voyage dans le désert de l'aventurier Ladislaus Eduard Almásy, à l'origine du roman de Michael Ondaatje *Le Patient anglais*, dont l'adaptation cinématographique a fait le tour du monde et que Grond a lui-même abordé sous la forme d'un roman.

Si ce cahier renonce à dessein à traiter des exemples de fictionnalisation romanesque tels qu'on en trouve à partir du XVIII^e siècle, il réserve en revanche une place de choix au siècle suivant, durant lequel les présences autrichiennes dans la littérature de voyage sont extrêmement nombreuses et variées. À côté d'une typologie richement informée qui aborde, outre la composante exotique propre à de nombreux auteurs, le genre répandu des excursions de proximité (« Heimreisen ») et le phénomène original des relations de voyage des archiducs, on trouvera ici des études de cas qui révèlent également la portée politique que revêt l'écriture viatique. C'est le cas du texte de Karl Postl/Charles Sealsfield consacré à l'Amérique, *Die Vereinigten Staaten von Nordamerika*, première grande contribution au dialogue entre l'Europe et l'Amérique, dont l'organisation démocratique et républicaine devait inévitablement constituer une provocante curiosité pour le lecteur européen en général, autrichien en particulier. Cet aspect frappe également dans les journaux de voyage de Grillparzer, chez qui l'approche historique et la dimension puissamment réflexive de l'écriture viatique sont intimement mêlées.

Deux figures féminines de premier plan sont ici légitimement étudiées : Ida Pfeiffer et Betty Paoli. La première, pour ne pas risquer de heurter ses proches, commence sa vie de voyageuse par un pèlerinage aux lieux saints qu'elle prolonge toutefois en Égypte. Suivra un périple en Scandinavie et en Islande (1845). C'est en 1846 qu'Ida Pfeiffer entreprend un premier tour du monde qui la conduira entre autres au Brésil, au Chili, à Tahiti, en Chine et en Inde, en Perse et en Asie mineure. *Eine Frau fährt um die Welt*, publié à Vienne en 1848, en donne le récit circonstancié. De mars 1851 à juin 1855, elle accomplit un second tour du monde, en sens opposé cette fois, dont le récit paraît à Vienne en 1856 sous le titre *Meine zweite Weltreise*. Ida Pfeiffer est le premier voyageur occidental à s'être approché des Dayaks, féroces coupeurs de têtes de Bornéo. Exploratrice expérimentée, elle n'en parvient pourtant pas toujours à se défaire d'une vision européenne du monde et des stéréotypes normatifs hérités de sa propre culture. La biographie de Betty Paoli, la première journaliste indépendante en Autriche, donne elle aussi une idée des conditions de vie et d'écriture d'une femme à Vienne au milieu du XIX^e siècle. Obligée de gagner sa vie de bonne heure, c'est en tant que préceptrice et dame de compagnie qu'elle est amenée à quitter Vienne, séjournant à l'étranger comme « travailleuse émigrée » et finançant une partie de ses déplacements par la publication dans la presse de l'époque de récits de voyage (« Reisefeuilletons »). Les voyages entrepris par Paoli, cette « George Sand autrichienne » surtout célèbre pour sa poésie, contribuèrent de façon non négligeable à stimuler sa production littéraire et à en élargir l'horizon thématique.

Au XX^e siècle aussi, les récits de voyage ne peuvent se contenter de consigner des impressions glanées sur le vif. Dans *Russische Reise* (1891), Hermann Bahr s'adonne à une forme de « culte du moi » qui fait ressortir que le souci de l'intériorité, articulé à un nouveau discours sur l'art, l'emporte dans le récit sur les impressions et descriptions de voyage. Pour Hofmannsthal, dont l'œuvre est marquée par une conception de l'Orient comme espace imaginaire, le voyage au Maroc fournit un prisme idéal pour saisir une crise de la conscience occidentale et s'apparente à une aventure spirituelle, à une communication avec le passé culturel. Rien de tel pour le « reporter pressé » Egon Erwin Kisch, en prise directe avec la réalité politique de son temps, dont les reportages portent la marque d'un engagement idéologique nettement identifiable en faveur de l'Union soviétique. D'une autre façon encore, l'expérience de l'ailleurs reste pour Stefan Zweig indissociable des secousses historiques des années trente. C'est avec les yeux de l'exilé et de l'apatride qu'il regarde le Brésil, ultime terre d'hospitalité en ces temps hostiles. Parlant de ce pays, c'est cependant le « monde d'hier » de l'Europe et de l'Autriche, mais aussi lui-même que l'auteur évoque avant tout.

La poésie n'est pas absente du panorama proposé par ce numéro. Manfred Chobot et Sabine Scholl, abordés ici conjointement, remettent en cause les représentations du voyage qui, s'inscrivant dans le droit fil du colonialisme, du sexisme et des totalitarismes politiques et intellectuels, refusent à l'Autre tout droit à l'existence propre. Leurs textes disent la rupture avec la dimension empathique, onirique, voire utopique propre à tout un pan de la littérature de voyage, préférant puiser leur force, selon les mots de Sabine Scholl, dans une épellation « psychogéographique » du monde qui s'origine dans un saisissement statique du monde, seul à même d'en restituer la pluralité.

Les regards autrichiens sur le monde ne s'épuisent naturellement pas dans les exemples présentés ici et les lecteurs pourront à leur gré en compléter la liste. Ils constituent cependant une première invitation au voyage.

Dans la toute première phase de son élaboration, ce numéro d'*Austriaca* a encore pu faire l'objet d'une conception concertée avec notre collègue Jeanne Benay, entre temps disparue. Ce n'est pas sans une certaine émotion que nous le lui dédions.